
Douglas A. BOYD, Mary A. LARSON, dirs, *Oral History and digital humanities. Voice, access and engagement*

Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2014, 210 pages

Magdalena Schelotto



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11357>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.11357

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2017

Pagination : 545-547

ISBN : 9782814303256

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Magdalena Schelotto, « Douglas A. BOYD, Mary A. LARSON, dirs, *Oral History and digital humanities. Voice, access and engagement* », *Questions de communication* [En ligne], 31 | 2017, mis en ligne le 01 septembre 2017, consulté le 12 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11357> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11357>

Questions de communication is licensed under CC BY-NC-ND 4.0



du passé et du futur dans un présent labile (p. 79). Du message que Per Aage Brandt lance aux générations futures de sémioticiens de ne jamais négliger « les études philosophiques » (p. 127). Des rapports de Jean-Claude Coquet avec Émile Benveniste (pp. 133-135). Des souvenirs d'Ivan Darrault-Harris concernant l'université de Poitiers, ferment de la naissance d'une sémiotique française, où il rata la rencontre avec Algirdas Julien Greimas, mais put bénéficier des enseignements de Jean-Claude Coquet en compagnie de François Rastier et d'Albert Prévost (pp. 182-183). Du très lucide jugement de Jacques Fontanille sur les rapports de sémiotique à la linguistique (p. 220).

On pourrait infiniment détailler tous ces aperçus qui, dans le cadre d'une sociologie de la science, permettent de mieux comprendre les enjeux qui ont été débattus et le sens des réponses qui ont été apportées aux questionnements que la discipline a progressivement soulevés. On sera en outre ému de retrouver parmi ces voix celle de Louis Panier (1945-2012), qui montre très bien la différence essentielle de la Bible, texte « débrayé » par rapport à une instance d'énonciation, et du Coran, texte directement transmis au Prophète par un Dieu assumant sa responsabilité d'énonciateur (p. 352). Il faudrait pouvoir encore citer Jean Petitot (pp. 355-366), François Rastier (pp. 368-377). On n'en finirait pas de relever dans ce fort volume toutes les remarques qui peuvent aider le public d'aujourd'hui, et notamment les jeunes sémioticiens à la tête de l'Association desquels se trouve d'ailleurs Amir Biglari, à mieux saisir la diversité et l'importance de ce champ de recherche qui s'est progressivement constitué comme discipline. Ce qui, de toute évidence, rend nécessaire et fondamentale la lecture de cet ouvrage, outre l'intérêt de chaque contribution, ce sont les annexes qui l'accompagnent. Une bibliographie générale très soigneusement et précisément rédigée des ouvrages ou références cités dans les entretiens (pp. 427-446). Puis, un précieux index des noms de personnes et de groupes (pp. 449-460). Un inattendu, mais très utile index des repères géographique, la sémiotique connaissant une extension internationale et impliquant la géographie parmi ses domaines d'investigation (pp. 461-465). Un utile index des centres, écoles et institutions qui inscrivent « Sémiotique » au frontispice de leur intitulé (pp. 467-469). Un nécessaire index des revues de sémiotique (pp. 471-472). Et enfin, point focal de la manière dont la discipline et le champ d'investigation ont été caractérisés par les témoins interrogés, un index scrupuleux des notions, thèmes et objets d'étude (pp. 473-509) envisagés dans ce volume.

Comme le souligne avec modestie Amir Biglari, dans une note en bas de page, ces instruments peuvent permettre de « trouver des liens significatifs entre les différents textes, et de saisir plus facilement le dialogue tissé entre eux » (p. 12). On imagine tout le travail qu'a représenté la constitution de cet appareil critique et l'on en mesure que mieux toute la reconnaissance que l'on doit à son auteur pour avoir osé et réussi à proposer ainsi un panorama si riche de la sémiotique au tournant du ^{xx}^e au ^{xxi}^e siècle ; un panorama destiné à faire date et à constituer comme le disent nos collègues anglais une pierre miliare (*milestone*) sur la voie du développement d'une science et d'une discipline qui n'ont pas fini de nous aider à remettre en question les fugaces et trop péremptories certitudes dont le prêt à vivre, à consommer, à parler et à penser contemporain nous submerge tous les jours. Ouvrage profond, brillant et très éclairant des différents champs dans lesquels se déploient une science à l'œuvre, dont la lecture peut être jugée indispensable.

Jacques-Philippe Saint-Gerand
CeReS, université de Limoges, F-87000
jacques-philippe.saint-gerand@unilim.fr

Douglas A. BOYD, Mary A. LARSON, dirs, *Oral History and digital humanities. Voice, access and engagement*
Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2014, 210 pages

Douglas A. Boyd et Mary A. Larson se sont retrouvés lors du rendez-vous annuel de la *Society for American Archivists* et l'ouvrage résulte de plusieurs expériences et échanges autour de l'impact des humanités numériques (*digital humanities*) dans l'histoire orale. Cette médiation de la technologie dans la discipline est au cœur de ce travail qui change les méthodes de préservation aussi bien que de présentation. Cette évolution rapidement retracée dans l'introduction (pp. 1-16) montre les difficultés auxquelles l'histoire orale s'est vue confrontée pour préserver et rendre accessible un élément si éphémère que la voix et dont la préservation dans des formats fragiles se heurte aux problèmes de compatibilité et d'obsolescence. L'introduction propose un bon éclairage sur le contenu du travail. L'objectif est d'exposer le développement méthodologique et théorique de la pratique de l'histoire orale aux États-Unis des deux dernières décennies et dans quelle mesure il se relie aux humanités numériques.

L'ouvrage s'organise en trois parties, dont la première (pp. 19-96) s'intitule « Orality/Aurality » met l'accent sur la voix en tant que son émis par la bouche mais aussi comme son perçu par l'oreille et les défis que cela implique. Cette partie développe en quatre chapitres

différents projets d'histoire orale, tels que *Jukebox*, *VOAHA* ou *Lights of Home*. Ces expériences pratiques sont devenues des références dans l'utilisation des technologies de l'information. Les chapitres ont le mérite de faire une analyse approfondie très intéressante qui dépasse la description de leur mise en place et la simple distinction *Orality* et *Aurality*. En effet, une analyse conceptuelle approfondie éclaire quelques points clefs de la thématique, à savoir le dépassement de l'ère analogique et le travail transdisciplinaire. D'un côté, l'histoire orale est rattrapée par la démocratisation de la création et la diffusion digitale de ces projets. Celle-ci permet au lecteur de réfléchir non seulement à ce qui a été fait mais aussi aux limites et aux possibilités de développement de la discipline, grâce aux technologies de l'information. De l'autre, une analyse théorique très pertinente entre texte, texture et contexte (p. 24) part du travail de l'histoire orale pour arriver au concept de responsabilités partagées. C'est-à-dire du travail qui va de l'archivage et de la digitalisation jusqu'à la mise en ligne en abordant aussi les réactions et la contribution du public pour enrichir et partager les archives désormais disponibles sur le net : « Dans le monde de l'histoire orale, la distribution numérique est là pour rester, et la question est de savoir si nous allons tirer le meilleur d'elle » (p. 32).

La deuxième partie de cet ouvrage (pp. 99-171) se penche sur l'aspect pédagogique, l'accessibilité et la diffusion des histoires orales. Bien que quelques idées aient été déjà présentées lors de la première partie, la thématique traitée autour de la création des projets d'histoire orale disponibles en ligne est récurrente. Cette partie de l'ouvrage fournit une approche plus méthodologique qui permet de voir comment l'historien entre en contact avec les narrations individuelles en tant que sources historiques. De même, les éléments autour de l'entretien – tout aussi importants que l'interaction ou le contexte – sont traités. Ces concepts ont déjà été développés dans la première partie de l'ouvrage. Ceci permet de garder une cohérence et une continuité qui rend le travail accessible au lecteur même s'il ne connaît pas tous les projets en profondeur. En outre, la présentation de la mise en place de trois projets d'histoire orale (*The Miami Valley Cultural Heritage Project*, *The Journal for MultiMedia History* et *Densho : The Japanese American Legacy Project*) met en relief les problématiques liées à leurs concrétisations de façon très complète : les aléas techniques, les difficultés propres à la transdisciplinarité mais aussi les raisons économiques, pas étrangères et assez contraignantes de nos jours dans le monde académique. Finalement, cette analyse si suggestive présente les bienfaits

pédagogiques liés à la démocratisation de l'histoire orale grâce aux technologies de l'information mais aussi ses enjeux éthiques. Ces derniers, bien qu'ils ne soient pas nouveaux pour la discipline, demeurent présents et deviennent plus complexes du fait de leur accessibilité numérique. La réception du travail, auparavant restreinte et essentiellement académique devient beaucoup plus large. Cette analyse présente de manière très pertinente un discours de l'histoire orale en trois dimensions : de création (interne), de réception (le fait de la rendre accessible en ligne) et publique (qui concerne l'accès réel, le partage, et l'enrichissement des projets grâce à l'intervention des étudiants mais aussi du public en général). Bien que cette révolution technologique ait transformé la manière de collecter, préserver et disséminer le savoir historique d'un point de vue méthodologique et pédagogique « [...] les préoccupations centrales des historiens oraux restent les mêmes : la construction d'un espace de confiance pour le dialogue, générer des questions efficaces, développer des compétences d'écoute profondes, et produire des interprétations sophistiquées à partir de souvenirs exprimés oralement » (p. 131) avec tous les enjeux que cela implique actuellement.

La troisième et dernière partie du travail, « Oral History and Digital Humanities Perspectives », (pp. 175-197) propose deux réflexions sur le rapport entre les humanités numériques et la médiation de l'ère digitale dans les deux dernières décennies de travail de l'histoire orale. Dans le premier essai, celui de Stephen M. Sloan (pp. 175-186), l'accent est mis sur le besoin de la discipline de garder l'analyse critique et l'apprentissage qualitatif dans un monde, le digital, régi par la quantité « tsunami de bites » (p. 177), mais capable de nous faire trouver sur le net l'information autour de nos intérêts de manière ciblée car « c'est une nouvelle phase de notre relation avec le monde digital » (p. 183). Nous sommes face à une analyse très perspicace qui cherche à distinguer clairement l'*experience recorded*, qui fait référence aux faits de nos vies que nous pouvons partager sur les réseaux sociaux de l'*experience examined*, celle de l'histoire orale, documentée et avec un objectif précis. Finalement, dans le deuxième essai, écrit par Dean Rehberger (pp. 187-197), on s'interroge sur les similitudes entre la construction d'un projet d'humanités numérique et le travail fait dans l'histoire orale digitale. La conclusion, quelque peu évidente et cohérente avec la réflexion présentée tout au long de l'ouvrage, retrouve plusieurs éléments partagés, tels les valeurs, les méthodes, la transdisciplinarité ainsi que le caractère innovant avec ses très bons résultats mais aussi ses limites et ses contraintes.

La richesse de cas pratiques, la très claire description de leur évolution et des analyses faites avec rigueur font le grand intérêt de l'ouvrage malgré une certaine répétitivité. Cela montre le travail de long haleine mené aux États-Unis dans la discipline de l'histoire orale pour maîtriser et tirer profit de toutes les possibilités ouvertes par les humanités numériques. Loin d'être naïfs ou hédonistes vis-à-vis des nouvelles technologies, les contributeurs affrontent leurs réticences et les limites rencontrées au cours des années d'expérience comme une partie supplémentaire dans l'apprentissage des choix qui parfois répondent au départ à des critères techniques ou économiques, tout simplement. Il est aussi intéressant de voir comment l'ouvrage permet d'observer l'évolution de ces projets, ce qu'ils sont devenus et les leçons tirées. La présence régulière de codes QR permettant à tout moment de visualiser et d'accéder aux projets mentionnés incite à lire *smartphone* à la main montrant la cohérence dans le choix digital jusqu'au bout en faisant rentrer ce dernier dans le papier noir sur blanc. De découvrir également comment l'histoire orale a changé si vite et profondément dans la mesure où les nouvelles technologies ont elles aussi changé la manière de créer, de documenter, de partager, d'accéder, d'interpréter et de présenter l'Histoire sans guère en modifier sa méthode et ses objectifs. Finalement, l'étude assume pleinement la collaboration nécessaire avec d'autres spécialistes tels que les anthropologues, folkloristes, ethnographes, archivistes ou ingénieurs, avec le temps et l'investissement que cela demande mais avec la richesse que cela apporte à la recherche scientifique : « Le digital c'est le domaine des sources ouvertes et des ressources ouvertes. Tout ce qui tenterait de cloîtrer cet espace devrait être reconnu comme ce qu'il représente : l'ennemi » (p. 168). Un ouvrage qui dévoile un travail très complexe et long dans le temps mais qui le rend intelligible et invite à réfléchir et pourquoi pas à prendre exemple, quel que soit notre domaine de recherche en sciences humaines.

Magdalena Schelotto

Université Paris Descartes, F-75005
magdalena.schelotto@parisdescartes.fr

Maxime CERVILLE, Nelly QUEMENER, Florian VÖRÖS, dirs.
Matérialismes, culture & communication, t. 2, **Cultural Studies, théories féministes et décoloniales**
Paris, Presses des Mines, coll. Matérialismes, 2016, 350 pages

Dans cet ouvrage coordonné par Maxime Cerville, Nelly Quemener et Florian Vörös, dix-huit contributions retracent les liens qui ont été tissés entre les approches matérialistes de la culture et de la communication, les

Cultural Studies, les différentes vagues de féminisme et les théories décoloniales. Il constitue le deuxième livre d'une série de trois, intitulée *Matérialismes, culture & communication* et fait suite à un premier tome consacré aux approches marxistes de la culture et des médias, à l'École de Francfort et à la sociologie bourdieusienne (Fabien Granjon, dir., *Matérialismes, culture & communication*. T. 1. *Marxismes, Théorie et sociologie critiques*, Paris, Presses des Mines, 2015). Le troisième tome à paraître portera sur l'économie politique de la communication et les théories des industries culturelles. Chaque chapitre est centré sur un auteur ou un courant de pensée qui a contribué au renouvellement du sujet de l'émancipation et au débordement du marxisme par ses marges. À travers la réunion d'approches situées géographiquement et épistémologiquement, correspondant à des moments précis du développement de la pensée critique et qui ne sont pas toutes au même stade de leur institutionnalisation, les auteurs s'entendent faire émerger une polyphonie critique, sans prétendre à leur dépassement dans une théorie unifiée. En même temps qu'il souligne les divergences de point de vue entre ces différents régimes critiques et leurs apports respectifs, l'ouvrage aborde des questionnements transversaux qui constituent son fil conducteur : le développement des savoirs situés et leur contribution à la redéfinition du matérialisme ; l'articulation entre genre, classe et race ainsi que l'analyse des évolutions conjointes du capitalisme, du colonialisme et du patriarcat ; et enfin, le rôle de la culture et de la communication dans ces évolutions, avec une insistance particulière sur les dimensions matérielles des discours et de l'idéologie.

Dans l'introduction, Maxime Cerville, Nelly Quemener et Florian Vörös (pp. 9-34) reviennent sur le développement d'épistémologies situées, qui ont contribué au renouvellement de la pensée critique en portant le point de vue des marges et des opprimés. Ils montrent comment l'épistémologie féministe du point de vue des années 1980 s'est pour partie constituée en relation avec le marxisme, à partir de notions telles que « le point de vue prolétaire » élaboré par György Lukács dans les années 1960. Chez György Lukács, comme dans l'épistémologie du *standpoint* développée notamment dans les travaux de Nancy Hartsock ou de Sandra Harding, se trouve l'idée selon laquelle les groupes socialement avantagés feraient preuve d'un déficit de réflexivité inhérent à leur position, qui les empêcherait d'interroger les effets de cette position sur la production de savoirs. Malgré l'absence dans l'ouvrage d'un texte consacré à Donna Haraway, le recueil ne pouvant prétendre à l'exhaustivité, cette figure du cyberféminisme est